

GERMAINE TILLION UNE FEMME ETHNOLOGUE ENGAGÉE

Corinne Fortier¹

« Il ne faut pas s'habituer. S'habituer c'est accepter... »
Stéphane Hessel, *Indignez-vous !*

La quête de Germaine Tillion (née en 1907 et morte en 2008)² se résume dans le titre d'un de ses livres : *À la recherche du vrai et du juste* (2001a). Elle sera mue toute sa vie par la nécessité existentielle de comprendre le monde qui l'entoure :

« Toute ma vie j'ai voulu comprendre la nature humaine, le monde dans lequel je vivais... C'est peut-être cela qu'on peut appeler exister. » (Tillion, 2001a : 37)

Ce qui avant tout l'intéresse — au sens étymologique d'*intéresse* mis au jour par le philosophe Kierkegaard — consiste à analyser les processus de domination afin de pouvoir les combattre. L'ethnologie qui se développe alors en France en tant que discipline scientifique lui fournira les moyens analytiques nécessaires : Germaine Tillion parle à propos de sa démarche d'« ethnographie militante » (Tillion, 2000 : 20).

LA LUTTE CONTRE L'INJUSTICE

Germaine Tillion raconte que sa vie bascula le 17 juin 1940 lorsque le maréchal Pétain capitula devant Hitler, ce qui provoqua immédiatement chez elle une réaction physique de dégoût :

1. Anthropologue. Chargée de Recherche au CNRS, LAS (CNRS-EHESS-Collège de France-Université de Recherche PSL).

2. Pour la biographie et l'analyse de l'œuvre de Germaine Tillion, on pourra se référer, entre autres, aux travaux de Bromberger 2009, Bromberger et Todorov 2002, Lacoste-Dujardin 2008, Lacouture 2000, Todorov 2007a et 2007b, Wood 2003.

« J'apprends, le 17 juin, la demande d'armistice et c'est pour moi un choc si violent que j'ai dû sortir de la pièce pour vomir... Demander l'armistice, c'était ouvrir soi-même sa porte à l'ennemi... c'était se soumettre à un ennemi totalement inacceptable. » (Tillion, 1997 : 43)

Cet événement provoqua son engagement dans la Résistance, elle fut active dans divers réseaux, dont celui du Musée de l'Homme. Dénoncée en août 1942, elle fut incarcérée à Fresnes, puis déportée à Ravensbrück où elle vit mourir sa mère, perdant « jusqu'au désir viscéral de survivre » (Tillion, 1988 : 1).

La résilience dont elle fait preuve provient de sa volonté inconditionnelle de dénoncer les exactions commises : « Si j'ai survécu, je le dois, d'abord et à coup sûr, au hasard, ensuite à la colère, à la volonté de dévoiler ces crimes » (*Ibid.*).

Son désir de vivre tient à son intention de mettre au jour les ressorts profonds de l'oppression subie : « C'est tellement important de comprendre ce qui vous écrase. C'est peut-être cela qu'on peut appeler "exister" » (*Ibid.*).

Dans le camp de Ravensbrück, elle trouve l'énergie d'écrire en cachette une opérette qui expose de façon humoristique les « mécanismes écraseurs » de l'univers concentrationnaire³.

L'EXIGENCE DE VÉRITÉ SCIENTIFIQUE

Vivre c'est choisir, choisir c'est s'engager, et s'engager c'est s'opposer :

« Vivre et agir sans parti pris n'est pas concevable : la vie n'est qu'oppositions, et moins celles-ci sont évidentes, plus elles nous égarent. Tous tant que nous sommes nous n'optons pas qu'entre les partis, nous optons aussi sans cesse entre les êtres, entre les actions, entre les explications des êtres et des actions, et nous sommes constamment orientés, fibre par fibre, vis-à-vis de cet immense réseau d'événements et d'enchaînements qui tissent l'histoire [...]. » (Tillion, 1997 : 224-225)

Le souci de vérité de Germaine Tillion trouve à se déployer

3. Cette opérette, enfouie dans un tiroir de son appartement de Saint Mandé pendant soixante ans, ne fut publiée qu'en 2005 sous le titre *Le Verfügbar aux Enfers*. Le terme allemand *verfügbar*, qui signifie disponible, désigne ici les déportées qui, comme Germaine Tillion, n'étaient pas affectées à un travail donné mais étaient corvéables à merci.

dans la démarche scientifique qu'elle a choisie : « Respecter la vérité lorsqu'on la voit, n'est-ce pas l'option fondamentale de tous les hommes et femmes qui ont choisi ce qu'on appelle une carrière scientifique ? » (2001a : 226).

La science telle qu'elle la pratique est indépendante de toute idéologie ou intérêt carriériste : « Je n'ai pas dit ce que j'ai dit parce que cela m'arrangeait ou parce que cela arrangeait quelqu'un d'autre, je l'ai dit "parce que c'était vrai" » (*Ibid.* : 288).

L'ETHNOLOGIE TRANSFORMATRICE

Dans son livre ethnologique majeur, *Le Harem et les Cousins*, publié en 1966, l'auteure soutient que l'ethnologie, en tant que science explicative, peut contribuer de façon majeure aux dynamiques de transformation de la société étudiée :

« L'ethnographie vise à donner des clés de compréhension du monde pour transformer les conditions sociales de ces pays, ou des groupes dont il est question. » (Tillion, 1966 : 20)

Germaine Tillion pratique l'ethnologie non pour des raisons purement théoriques mais parce qu'elle est persuadée que cette science mène à l'action, fournissant des outils pour identifier les « mécanismes écraseurs » (*Ibid.* : 20) d'un système afin que ses membres puissent s'en libérer.

L'analyse intellectuelle de tels mécanismes peut s'avérer salvatrice :

« J'ai eu l'occasion par deux biais différents, de mesurer le désarroi des hommes devant le monde qu'ils ont fait, et par deux fois de constater le soutien réel que peut apporter à ceux qu'ils écrasent la compréhension — c'est-à-dire l'analyse — des mécanismes écraseurs. » (*Ibid.*)

L'auteure se réfère ici au fait que, même à l'intérieur d'un camp nazi, comprendre sa situation peut aider à sortir du processus de néantisation du système concentrationnaire :

« Comprendre une mécanique qui vous écrase, démonter mentalement ses ressorts, envisager dans tous ses détails une situation apparemment désespérée, c'est une puissante source de sang-froid, de sérénité et de force d'âme. Rien n'est plus effrayant que l'absurde. » (Tillion, 1988 : 217)

Le souci d'intelligibilité

Un essai ethnologique est destiné non seulement à la communauté des anthropologues et au lectorat intéressé, mais aussi à ceux dont parle l'ethnographe. Afin d'être intelligible au lecteur non spécialiste, le chercheur ne doit pas écrire de façon trop technique et abstraite. Germaine Tillion est par ailleurs persuadée que la clarté d'un exposé est aussi la preuve que son auteur a réellement saisi l'objet étudié : « Si l'ethnographe veut bien comprendre, il doit veiller d'abord à être bien compris » (Tillion, 1966 : 20).

Ainsi, afin d'expliquer des phénomènes observés qu'elle sait tout à fait étrangers au lecteur français, l'auteure n'hésite pas à faire référence à des réalités qui lui sont familières, rompant ainsi avec le grand partage entre « nous » et les « autres ». C'est le cas dans son ouvrage ethnologique, *Il était une fois l'ethnographie*, publié en 2000 à partir de notes de terrain, n'ayant plus aucune trace de sa thèse sur l'Aurès, confisquée pendant sa déportation à Ravensbrück.

Elle y explique que l'ethnonyme de *chaouïia*, qui renvoie au fait d'être « rustre » et « sauvage », a été assigné à ce groupe berbère par des tribus arabes locales. L'auteure développe ainsi une vérité bien connue des anthropologues, à savoir que les ethnonymes qui sont le plus souvent attribués aux populations par des groupes voisins sont généralement dépréciatifs. Or, pour rendre intelligible ce phénomène, elle le compare à une réalité analogue en France : les Parisiens ont donné le nom quelque peu péjoratif de « bougnats » aux « émigrés » venus d'Auvergne qui ouvraient un commerce de vin et de charbon à Paris (Tillion, 2000 : 14-15).

Germaine Tillion n'hésite pas non plus à mettre en perspective des pratiques musulmanes observées en Aurès avec des rituels chrétiens bretons. Ainsi, dans un entretien avec Jean Lacouture, à la question : « Dans ce pays musulman, l'islam était-il très pratiqué, ou senti comme tel, simplement ? », elle répond : « Senti comme tel, mais intensément. Intensément, mais d'une façon un peu païenne, il faut le dire ». À la question de Jean Lacouture : « Comme le christianisme dans nos campagnes ? » Germaine Tillion répond :

« Exactement, comme le christianisme dans la Bretagne⁴ de jadis, où on allait battre les saints quand il ne pleuvait pas, pour les obliger à faire pleuvoir. D'ailleurs, il y avait des cérémonies de cet acabit dans les pays berbères de l'époque. Également pour la pluie » (Tillion, 1997a : 32).

La déconstruction des préjugés

Cette démarche comparée, qui est le propre de l'anthropologie, a également pour but de réduire les malentendus interculturels. On ne peut en effet être ethnologue et étudier de l'intérieur une société, sans déconstruire les préjugés dont elle est l'objet :

« Je considérais les obligations de ma profession d'ethnologue comparables à celle des avocats, avec la différence qu'elle me contraignait à défendre une population au lieu d'une personne. » (Tillion, 1996 : 18-19)

L'ethnologie qui repose sur l'inter-culturalité peut favoriser le « vivre-ensemble » entre communautés :

« Si l'ethnologie, qui est affaire de patience, d'écoute, de courtoisie et de temps, peut encore servir à quelque chose, c'est d'apprendre à vivre ensemble. » (Tillion, 2001a : 59)

L'ethnologue est non seulement confronté aux préjugés occidentaux vis-à-vis de la société étudiée, mais aussi aux préjugés propres à cette société (citadins versus ruraux, bourgeois *versus* peuple...) :

« Un autre Maghrébin célèbre, Léon l'Africain (1483-1526), avait écrit sobrement... à propos de l'Aurès : "C'est un massif montagneux très élevé. Il est habité par une population d'intelligence bornée, qui, de plus est voleuse et meurtrière". Cette opinion, qui m'avait paru d'emblée peu bienveillante, fut toutefois celle que je recueillis un peu plus tard à Alger, chez les hauts fonctionnaires et les grands bourgeois, quand je vins m'y renseigner sur l'Aurès. Elle accrut, cela va de soi, ma sympathie initiale pour la population en question. » (Tillion, 2000 : 15)

La compréhension affective

Germaine Tillion souligne la spécificité de l'ethnologie par rapport à d'autres disciplines dans la mesure où elle se fonde sur la rencontre humaine avec des individus et non sur l'analyse froide de données textuelles :

4. Germaine Tillion connaît bien la Bretagne, possédant une maison à Plouhinec dans le Morbihan où elle séjourna de 1974 à 2004.

« L'ethnographie, en effet, à la différence des autres sciences humaines, se contente mal d'archives, de statistiques, de compilations : l'ethnologue doit questionner des hommes vivants, non des textes. » (Tillion, 1966 : 20)

L'expérience de terrain est au fondement même de la discipline ethnologique. L'ethnologue ne parle bien que de ce qu'il a vraiment expérimenté en se rendant sur place. Germaine Tillion se méfie de toute anthropologie qui prétendrait parler d'une société sans la connaître réellement. Elle insiste sur l'intrication, dans le travail ethnologique, de la dimension intellectuelle et existentielle de l'analyse théorique et de l'expérience sensible : « Pratiquement, il n'est pas possible de bien observer sans réfléchir et de bien réfléchir sans observer » (*Ibid.* : 20, note 2).

La nécessité de se référer au réel de l'expérience est d'autant plus importante que les mécanismes d'oppression, qui intéressent Germaine Tillion, sont liés à de nombreux facteurs sociaux et psychologiques que seul le terrain permet d'appréhender dans toute leur complexité :

« L'ethnographie, l'ethnologie (dans la pratique, on les sépare mal) sont des sciences réflexes, réciproques, des sciences où l'on approche de près le malheur des hommes, mais où l'on ne déchiffre le "fait humain" dans son originalité, sa richesse, son secret, qu'à travers la fine grille de l'expérience vécue. » (*Ibid.* : 20)

À la différence de certains chercheurs qui privilégient une relation distanciée avec les individus étudiés, Germaine Tillion valorise une connaissance non seulement intellectuelle mais affective. Le fait d'« être affecté » (Favret, 1990 ; Favret et Contreras, 1981) est nécessaire à l'intellection : « L'absence totale de participation affective à un événement est un élément d'incompréhension quasi radical » (Tillion, 1988 : 305).

Germaine Tillion est par ailleurs attentive aux affects des personnes rencontrées, s'attachant à décrire certaines situations qui donnent à voir la sensibilité d'individus pourtant réputés pour leur rudesse :

« On dit que les paysans sont durs, mais je me souviens d'un vieil homme de Kebach qui m'avait invitée pour la grande fête de l'aïd à partager le meilleur repas de l'année. Voyant qu'il ne mangeait rien, je lui demandai s'il était souffrant. Il me répondit qu'il ne pouvait pas manger une bête qu'il avait élevée. » (Tillion, 2001b : 130)

La liberté de ton

Dans *Le Harem et les Cousins*, Germaine Tillion prend la liberté de recourir à toutes les sources, tous les outils, et toutes les comparaisons qui l'aident à comprendre le phénomène étudié en ne suivant aucun dogmatisme. Elle puise certains concepts chez Freud bien qu'elle évite tout jargon conceptuel, utilisant notamment les notions freudiennes de conflit interne et de mécanisme de défense à l'échelle du fonctionnement d'une société et non plus du psychisme d'un sujet.

À cet égard, elle compare l'ethnologue au psychanalyste dans sa manière de ne rien négliger de ce qu'il observe et entend, tels les lapsus ou les dysfonctionnements, qui en disent davantage sur une société ou un individu que « ce qui fonctionne » :

« Comme le psychanalyste, en effet, nous devons observer attentivement le sujet qui nous intéresse — une société actuelle ou presque actuelle — et tenir alors grand compte de ses erreurs, de ses lapsus. » (Tillion, 1966 : 15)

Le fait de prendre en compte non seulement ce qui fait système mais aussi les ratés est en rupture avec la manière classique de pratiquer l'ethnologie : « Ce sont les faits aberrants, hors systèmes qui, en sociologie, jouent les rôles révélateurs que la psychanalyse attribue aux lapsus » (*Ibid.* : 15, note 1).

TROIS PÈRES INTELLECTUELS : MAUSS, MASSIGNON, CHARLES DE FOUCAULD

En mettant au premier plan de ses recherches ethnologiques l'observation sur le terrain, Germaine Tillion se situe dans la droite ligne de son professeur, Marcel Mauss (1872-1950), fondateur de l'Institut d'ethnologie de Paris, qui créa le concept d'observation participante et écrivit un *Manuel d'ethnographie* (1971). Avoir été l'élève de Marcel Mauss, ethnologue engagé politiquement, a été déterminant pour Germaine Tillion, dans son parcours tant scientifique que militant.

Germaine Tillion fut aussi l'élève de Louis Massignon (1883-1962), orientaliste et penseur chrétien ayant travaillé sur la mystique islamique (*taṣawwūf*), et en particulier sur la figure del

Hallaj, grand soufi du ^x^e siècle d'origine iranienne qui fut crucifié à Bagdad pour avoir affirmé suite à son expérience mystique qu'il était devenu Dieu, ce qui contredisait le dogme musulman de l'unité divine (*tawhîd*) (Massignon, 1975).

Dans son livre *L'Afrique bascule vers l'avenir*, publié en 1996, Germaine Tillion compare Louis Massignon au père Charles de Foucauld, dans la mesure où tous deux, au-delà de leur foi chrétienne, ont créé des ponts avec cette Autre⁵ religion qu'est l'islam, religion qu'ils ont appréhendée de manière compréhensive et intime. Germaine Tillion était trop jeune pour avoir connu Charles de Foucauld (1858-1916) mais il incarnait à ses yeux une figure exemplaire compte tenu de sa grande proximité avec les pauvres et les exclus.

POURQUOI L'AURÈS ?

Germaine Tillion décrit dans son livre, *Il était une fois l'ethnographie*, comment elle en vint à travailler sur l'Aurès, choix qui n'était pas le sien au départ mais celui de Marcel Mauss dans la mesure où une mission dans un département français ne répondait pas à son rêve d'exploration d'un ailleurs lointain :

« C'est Marcel Mauss qui m'a conseillé de partir en zone berbère⁶. Mais si l'on m'avait proposé une mission dans une région beaucoup plus lointaine, j'aurais été encore plus enthousiaste... Cet objectif ne me parut pas d'emblée à la mesure de mon immense curiosité du monde. » (Tillion, 1997a : 21)

En 1933, Marcel Mauss accorda à Germaine Tillion des crédits de recherche alloués à la France par l'Institut de langues et cultures africaines (Institute of African Languages and Cultures) de Londres⁷, et en 1934, Henri Labouret, ancien gouverneur des colonies et spécialiste des langues et civilisations africaines à l'École coloniale, définit les objectifs de cette enquête ethnologique sur l'Aurès et ses habitants.

5. Autre avec un grand A au sens de Kierkegaard.

6. Pour se préparer à cette mission, Germaine Tillion suivit les cours de berbère d'Émile Destaing (1907) puis d'André Basset (1953) à l'Institut des Langues Orientales, rue de Lille.

7. Ils furent en partie financés par la fondation Rockefeller.

Ce fut la première mission scientifique au Maghreb organisée par le Musée d'ethnographie du palais du Trocadéro depuis sa création en 1878. Musée qui changea de nom en 1936 pour devenir le Musée de l'Homme, affichant ainsi des valeurs universalistes partagées par Germaine Tillion :

« Donner à un musée le nom de musée de l'homme, c'était décloisonner les variantes, prétendues raciales ou nationales de notre espèce. Cela ouvrirait sur un idéal auquel je suis restée fidèle jusqu'à ce jour. » (Tillion, 1997a : 19)

La mission avec Thérèse Rivière en Aurès

Pour effectuer cette mission dans les Aurès, une autre femme qui suivait également les cours de Marcel Mauss fut choisie : Thérèse Rivière⁸ (1901-1970). Celle-ci travaillait depuis de nombreuses années au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Elle était censée étudier l'aspect matériel et technique de l'Aurès, et Germaine Tillion « tout le reste⁹ », soit les aspects généalogiques, sociaux, culturels et économiques.

À la suite de cette mission, Germaine Tillion publierait en 1938 un article dans la revue *Africa* intitulé « Les sociétés berbères dans l'Aurès méridional », et soutiendrait en 1939 son mémoire à l'École Pratique des Hautes Études, sous le titre, *Morphologie d'une république berbère — les Ath-Abderrahman, transhumants de l'Aurès méridional*, avant d'entreprendre une thèse consacrée à l'étude de la société chaouïa, sous la direction de Marcel Mauss et de Louis Massignon.

Selon Germaine Tillion (2000), Thérèse Rivière s'étant aperçue que les techniques aurésiennes avaient déjà été décrites par Mathéa Gaudry dans son livre *La Femme chaouïa de l'Aurès* (1929), elle se limita¹⁰ durant cette mission à constituer une

8. Son frère, Georges-Henri Rivière, était le sous-directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

9. Selon l'expression de Germaine Tillion.

10. Elle publia par ailleurs un article sur l'habitat en Aurès (Rivière, 1938) ainsi que deux articles cosignés avec son compagnon, Jacques Faublée, alors aide-technique au Musée de l'Homme : en 1942, « Les Tatouages des Chaouïa de l'Aurès », et en 1943, « L'apiculture chez les O. Abderrahman » (Faublée, 2013 : 181). Les talents ethnologiques de Thérèse Rivière restèrent largement méconnus (Colonna, 1987, Coquet, 2014, Faublée, 2013).

collection d'objets de la vie quotidienne en suivant les indications données aux collecteurs par le Musée d'ethnographie du Trocadéro. L'intérêt de ces collections fut précisé par Marcel Griaule et Michel Leiris en 1931 à l'occasion de l'expédition scientifique de Dakar-Djibouti :

« Il est urgent de constituer une collection d'objets car en voie de disparaître du fait des contacts et de la colonisation... Presque tous les phénomènes de vie collective sont susceptibles de se traduire par des objets donnés, à cause de ce besoin qui a toujours poussé les hommes à imprimer à la matière la trace de leur activité. Une collection d'objets systématiquement recueillis est donc un riche recueil de "pièces à conviction", dont la réunion forme des archives plus révélatrices et plus sûres que les archives écrites, parce qu'il s'agit ici d'objets authentiques et autonomes, qui n'ont pu être fabriqués pour les besoins de la cause et caractérisent mieux que quoi que ce soit les types de civilisation. »

Des objets et des photos

De cette mission dans l'Aurès qui dura deux ans, entre 1936 et 1937, les deux ethnologues rapportèrent une somme considérable d'objets, plus précisément, Germaine Tillion en rapporta 130, et Thérèse Rivière, qui était davantage préposée à cette tâche, 857. Ces chiffres proviennent d'un travail de recherche que j'ai effectué en 2000 dans les réserves du Musée de l'Homme¹¹ (Fortier, 2000 et 2014).

J'ai pu constater, lors de cette étude, que la plus grande collection d'objets d'une population berbérophone d'Algérie concernait les Chaouiïas, avant les Kabyles ou les Touareg, avec 614 objets provenant de la mission en Aurès de Germaine Tillion et de Thérèse Rivière. Les objets rapportés représentaient tous les domaines de la vie sociale, aussi bien des bijoux (90 pièces), que des outils (54 pièces), des tissages (43 pièces), des jouets (39 pièces), des vanneries (34 pièces), des vêtements et des éléments de costume (32 pièces), ainsi que des instruments de musique (16) ou des cuirs.

Germaine Tillion et Thérèse Rivière prirent par ailleurs beaucoup de photographies à l'occasion de cette mission. Elles ne furent publiées que tardivement : celles de Germaine Tillion, de

10. Ce travail a été entrepris dans le cadre de l'unité scientifique du CNRS (UMS 1834) dirigée par Maurice Godelier en vue de l'ouverture du Musée du Quai Branly.

son vivant, sous l'impulsion de la journaliste canadienne Nancy Wood dans le livre *L'Algérie aurésienne* (2001b), et celles de Thérèse Rivière, après sa mort, par l'anthropologue Fanny Colonna¹² dans *Aurès/Algérie, 1935-1936, photographies de Thérèse Rivière*¹³ (1987).

À la suite de cette mission, en 1943, Thérèse Rivière monta avec Jacques Faublée l'exposition du Musée de l'Homme consacrée à l'Aurès. Tandis que Germaine Tillion serait incarcérée à Fresnes en tant que résistante, avant d'être déportée en 1943 à Ravensbrück.

UNE GRANDE FEMME PARMIS DES GRANDS HOMMES

La manière dont Germaine Tillion pratique l'ethnographie se révèle très différente de celle de ses contemporains ; la façon dont certains chercheurs abordaient à cette époque leur terrain de recherche était encore d'inspiration coloniale, n'habitant pas avec la population locale et ayant à leur disposition des informateurs, comme ce fut le cas d'une autre femme ethnologue également élève de Marcel Mauss, Germaine Dieterlen (1903-1999)¹⁴, qui partit au Mali pour étudier les Dogon en 1937, soit quasiment au même moment que Germaine Tillion dans les Aurès.

Germaine Tillion, en revanche, s'engage totalement sur le terrain, participant pleinement à la vie quotidienne des habitants. Ainsi, elle n'hésite pas à suivre les Chaouiâs dans leur transhumance et à partager leurs conditions d'existence :

« De 1939 à 1940, j'entretiens des rapports amicaux avec 59 familles qui transhumaient dans un couloir rocheux sec comme la lune... En face, dans un abri sous roche moitié caverne et moitié gourbi, j'ai passé beaucoup d'heures studieuses. » (Tillion, 1997a : 30)

12. Je voudrais ici rendre hommage à cette autre femme ethnologue engagée et spécialiste de l'Algérie que fut Fanny Colonna qui nous a quittés en 2014.

13. Fanny Colonna a publié un ouvrage sur les 123 photographies de Thérèse Rivière qui nous restent alors qu'il en aurait existé plus de 6000. Thérèse Rivière rapporta par ailleurs des dessins des habitants des Aurès (Coquet, 2009).

14. Les deux Germaine sont interviewées successivement dans le film réalisé par Myriam Pilar Grossi et Carmen Rial sur les femmes ethnologues qui ont suivi l'enseignement de Marcel Mauss : *Là où il y a danger on vous trouve toujours*, 2007.

Germaine Tillion ne fait pas cas des difficultés matérielles rencontrées mais insiste sur l'accueil chaleureux qu'elle a reçu, et le sentiment de sécurité ressenti parmi ses hôtes dans cette région du monde où l'hospitalité (Derrida, 1997) n'est pas un concept vide :

« J'ai parcouru l'Aurès, accompagnée par deux employés chaouïas, et j'ai été reçue partout comme quelqu'un de la famille. Avec, continuellement, un sentiment de sécurité. J'insiste sur ce mot qui peut sembler inactuel. » (*Ibid.*)

À la question classique de Jean Lacouture qui l'interroge sur le fait « d'être une femme, dans cette société extrêmement virile... ? » (Tillion, 1997a : 30), Germaine Tillion répond : « Justement, dans cette société extrêmement virile, quand par hasard une femme a de l'autorité elle en a beaucoup plus qu'un homme » (*Ibid.*).

De par son statut, une femme ethnologue au Maghreb est respectée par les hommes, de plus, Germaine Tillion parvient rapidement à acquérir la confiance des « grands hommes¹⁵ » du groupe :

« Chaque jour [...] plusieurs imouqqranen (Grands-Vieux) venaient me saluer, boire une tasse de café avec moi, et ensuite, en leur compagnie, je reconstituais des généalogies, j'évaluais — selon les pluies — la survie probable des chèvres et les rendements des semis d'orge ou de blé dur, j'assistais aux répartitions des corvées, à l'épluchage des affaires d'honneur, j'apprenais avec qui telle fille devait se marier et qui elle épousait finalement, pourquoi telle famille s'était brouillée avec telle autre, avec quels compères chaque membre de la population active allait s'associer pour labourer sa part des terres collectives, comment ensuite il partagerait sa récolte, avec qui finalement il devrait la manger. » (Tillion, 2000 : 10)

L'ÉCOUTE AU CŒUR DE L'ETHNOLOGIE

Germaine Tillion apprend sur le terrain ce qui est sans doute le plus difficile à acquérir et qui constitue la clé de l'ethnologie : « J'apprenais surtout à écouter ce que chacun me disait, à ne pas savoir d'avance ce qu'il allait me répondre, et à garder secret ce qui devait l'être » (*Ibid.*). Elle sait écouter ses interlocuteurs qui partagent avec elle ce qui est le plus important à

15. Cette expression est empruntée au travail de Maurice Godelier, 1982.

leurs yeux, parvenant ainsi à pénétrer au cœur de cette société : « Mes invités, des gens sérieux, aimaient orienter la conversation vers des sujets instructifs et édifiants. » (*Ibid.* : 71)

Cette posture d'écoute est ô combien préférable à la démarche consistant à poser une batterie de questions ethnocentrées qui apparaîtraient ridicules, inadaptées, épuisantes, agressives, ou même porte-malheur à ses interlocuteurs :

« Les questions qui intéressent le plus nos recherches sont souvent d'apparence absurde ou carrément indiscrètes, et elles alarment en tout pays ceux qui les subissent. Même les interrogations banales, ou qui nous semblent telles, peuvent provoquer une gêne. Par exemple : "Combien avez-vous d'enfants ?" ... » (*Ibid.* : 45)

Au Maghreb, ce type de question visant ce qu'il y a de plus précieux dans la famille, les enfants, peut attirer sur eux le malheur et provoquer le *'ayn* — catégorie faussement traduite en Occident par « mauvais œil » alors qu'elle concerne moins le regard que la parole (Fortier, 1998) ainsi que l'atteste cet exemple.

Comme bon nombre d'ethnologues ayant travaillé dans des sociétés musulmanes, Germaine Tillion est sollicitée pour se convertir à l'islam non « par prosélytisme » mais parce que les personnes qu'elle côtoie croient que, si elle ne devient pas musulmane, elle brûlera en enfer (Fortier, 2005) :

« Il se trouve que les habitants de l'Aurès sont musulmans et ceux que j'ai connus, il y a plus d'un demi siècle, se désolaient à la pensée que j'allais aller en enfer. Pour les rassurer, je leur expliquais que les chrétiens sont des "gens du Livre" et je leur citais une parole du Coran qui dit à peu près : "Rivalisez par vos bonnes actions". Je me souviens qu'ils m'avaient répondu : "Si c'est écrit comme ça, tu vas avoir une place de choix dans le paradis". » (Tillion, 1997a : 34- 35)

LA DÉCOLONISATION DES FEMMES

Germaine Tillion est une ethnologue femme solidaire des autres femmes. Son travail ethnologique présenté dans *Le Harem et les Cousins* s'apparente à une recherche / action qui vise, pour mieux les combattre, à décortiquer les mécanismes d'oppression à l'encontre des femmes. Ce livre, au-delà de la Méditerranée, traite de la condition des femmes en général, et par ricochet du destin de l'humanité :

« Le problème étudié dans les pages qui suivent — celui de la dégradation de la condition féminine dans la zone méditerranéenne — concerne très directement le destin d'une partie de l'espèce humaine. C'est-à-dire, en fait, notre destin à tous, car il est exclu, désormais, qu'une importante fraction de l'humanité puisse évoluer à l'écart. » (1966 : 21)

Elle est persuadée que l'avenir d'une société est indissociablement lié à la manière dont les femmes y sont considérées : « Une société qui écrase les femmes se condamne elle-même à mort » (Tillion, 2001a : 63).

Avant même l'apparition des *subaltern studies* et des études « postcoloniales » (Fortier, 2017), Germaine Tillion juge les femmes « colonisées » et souhaite œuvrer à leur « décolonisation » : « À notre époque de décolonisation généralisée, l'immense monde féminin reste à bien des égards une colonie » (Tillion, 1966 : 199).

Elle montre que la domination masculine n'est pas seulement le fait des hommes mais aussi des femmes qui, en perpétuant cette domination, en sont « complices » :

« Cette dégradation traditionnelle qui atteint un si grand nombre d'individus — la moitié de la société — reçoit d'ailleurs des approbations qui ne sont pas toutes masculines, et elle rencontre des adversaires qui ne sont pas tous féminins, car la femme, comme beaucoup d'esclaves, est souvent complice. » (*Ibid.* : 14)

L'éducation, qui passe avant tout par les mères, joue en l'occurrence un rôle capital, notamment à l'égard des garçons :

« Tout cela s'enchaîne avec la dernière rigueur : car si les hommes maintiennent les femmes dans cette situation avilie, ce sont les femmes qui ont élevé les petits garçons et qui leur ont retransmis les vieux virus préhistoriques. Les femmes écrasées fabriquent des homuncules vaniteux et irresponsables... » (*Ibid.* : 204)

Avant d'autres femmes anthropologues, comme Françoise Héritier (1996)¹⁶ ou Paola Tabet (1998), Germaine Tillion a tenté de trouver un fondement à la domination masculine. Elle l'explique par le lien de dépendance originel mère-enfant qui a conduit à ce que les femmes soient cantonnées à leur rôle maternel :

16. Je voudrais ici rendre hommage à cette autre femme ethnologue engagée que fut Françoise Héritier qui nous a quittés en novembre 2017.

« Les uns et les autres ont plus ou moins enfermé leurs femmes et les tiennent toujours à l'écart, mais les femmes s'en sont accommodées car elles ont accaparé les enfants. Cette situation perdure depuis le néolithique... Bien que je ne pense pas que les femmes de période antérieure aient eu une quelconque autorité – sinon, une fois vieilles, par l'intermédiaire de leur fils – car même aux époques très lointaines de préhistoire, les rapports de la mère et de l'enfant ont toujours été intenses, du fait que l'enfant n'est viable que lorsqu'il a dépassé sept ou huit ans. Donc, jusqu'à sept ou huit ans, il est en relation de dépendance totale avec les adultes qui l'ont engendré. » (Tillion, 1997a : 33)

Outre le travail de recherche majeur de Germaine Tillion, insuffisamment reconnu dans le milieu anthropologique, on retiendra son inlassable combat contre toutes les formes de domination. Son parcours existentiel et son parcours anthropologique, indissolublement liés, incarnent la résistance à l'oppression. Aujourd'hui où la résignation est devenue la règle, elle nous rappelle — comme son ami résistant Stéphane Hessel (1917-2013)¹⁷ appelant à « s'indigner » (2010) — qu'il ne faut pas céder aux « mécanismes écraseurs » : « Il ne faut pas s'habituer. S'habituer c'est accepter... »

BIBLIOGRAPHIE

BASSET, André 1953, « Noms de parenté en berbère », *Groupe de linguistique et d'études chamito-sémitiques*, n° 6 : 27-30.

BROMBERGER, Christian, 2009 (1), « Germaine Tillion (1907-2008) », *L'Homme*, n° 189 : 11-22.

BROMBERGER, Christian, TODOROV, Tzvetan, 2002, *Germaine Tillion. Une ethnologue dans le siècle*, Paris, Actes Sud.

COLONNA, Fanny, RIVIÈRE, Thérèse, 1987, *Aurès/Algérie, 1935-1936, photographies de Thérèse Rivière*, Alger/Paris, Office des publications universitaires/Maison des sciences de l'Homme.

COQUET, Michèle, 2009 (9), « "L'album de dessins indigènes". Thérèse Rivière chez les Ath Abderrahman Kabèche de l'Aurès (Algérie) », *Gradhiva* : 188-203.

17. Stéphane Hessel rendit un chaleureux hommage à Germaine Tillion lors de ses obsèques, le 19 avril 2008.

— 2014, « Un destin contrarié. La mission Rivière/Tillion dans l'Aurès (1935-1936) », *Les Carnets de Bérose*, n° 6, LAHIC/DPRPS – Direction générale des patrimoines.

DERRIDA, Jacques, 1997, *De l'hospitalité. Annie Dufourmantelle invite J. Derrida à répondre*, Paris, Calmann-Lévy.

DESTAINING, Émile, 1906, « Fêtes et coutumes saisonnières chez les Beni Snôus », *Revue Africaine*, n° 261-262-263 : 244-284.

DUMONT, Louis, 1966, « Une théorie de la hiérarchie » (postface pour l'édition « Tel »), in *Homo hierarchicus, Le système « Vers des castes et ses implications »*, Paris, Gallimard : 396-403.

FAUBLÉE, Frédérique, 2013, *Thérèse Rivière, l'ethnologue oubliée du Musée de l'Homme*, Paris, Tituli.

FAVRET-SAADA, Jeanne, 1990, « About participation », *Culture, Medicine and Psychiatry*, n° 14 : 189-199.

FAVRET-SAADA, Jeanne, CONTRERAS, Josée, 1981, *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard.

FORTIER, Corinne, 1998, « Le corps comme mémoire : du giron maternel à la fêrue du maître coranique », *Journal des Africanistes*, n° 68 (1-2) : 199-223.

— 2000, *Base de données relative aux objets concernant le Maghreb, la zone saharo-sahélienne, le Proche et Moyen Orient et l'Asie centrale, se trouvant au Musée de l'Homme et au Musée National des Arts d'Afrique et d'Océanie. Rapport établi en deux volumes : 1. Inventaire des collections. 2. Évaluation et propositions.*

— 2005, « “Infléchir le destin car la vraie souffrance est à venir” (société maure-islam sunnite) », in Dominique Casajus (éd.), *Systèmes de pensée en Afrique noire*, n°17, *L'excellence de la souffrance* : 195-217.

— 2014, « De l'histoire et de l'esprit des collections sahariennes et de leurs collecteurs au Musée du Quai Branly (ex collections du Musée de l'Homme et du Musée National des Arts d'Afrique et d'Océanie) et au Musée d'ethnographie de Neuchâtel », in Rahal Boubrik (éd.), *Casablanca, La Croisée des chemins*, *CNDH* : 265-282.

— 2017, « Derrière le “voile islamique”, de multiples visages. Voile,

harem, chevelure : identité, genre et colonialisme », in Anne Castaing et Élodie Gaden (éds.), *Écrire et Penser le genre en contextes postcoloniaux*, Berne, Peter Lang, Comparatisme et société : 233-258.

GAUDRY, Mathéa, 1929, *La Femme chaouïa de l'Aurès. Étude de sociologie berbère*, Paris, Geuthner.

GODELIER, Maurice, 1982, *La Production des grands hommes : pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard.

HÉRITIER, Françoise, 1996, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

HEssel, Stéphane, 2010, *Indignez-vous !*, Paris, Indigène éditions.

LACOSTE-DUJARDIN, Camille, 2008, « Une ethnologue à Ravensbrück ou l'apport de la méthode dans le premier Ravensbrück de Germaine Tillion (1946) », *Histoire@politique, Politique, culture, société*, n° 5, Presse de Sciences Po, *Femmes en résistance à Ravensbrück* : 6-16.

LACOUTURE, Jean, 2000, *Le témoignage est un combat. Une biographie de Germaine Tillion*, Paris, Le Seuil.

MASSIGNON, Louis, 1975, *La Passion de Husayn Ibn Mansûr Hallâj, martyr mystique de l'islam exécuté à Bagdad le 26 mars 922 : étude d'histoire religieuse*, Paris, Gallimard.

MAUSS, Marcel, 1971, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.

RIVIÈRE, Thérèse, 1938, « L'habitation chez les Ouled Abderrahman Chaouïa de l'Aurès », *Africa*, vol. XI, 3.

TABET, Paola, 1998, *La Construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, l'Harmattan.

TILLION, Germaine, 1966, *Le Harem et les Cousins*, Paris, Le Seuil.

— 1988, *Ravensbrück*, Paris, Le Seuil.

— 1996, *L'Afrique bascule vers l'avenir*, Paris, Tirésias (« Regard sur notre monde »).

— 1997, *La Traversée du Mal*. Entretien avec Jean Lacouture, Paris, Arléa.

— 2000, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Le Seuil.

— 2001a, *À la recherche du vrai et du juste. À propos rompus avec le siècle*, Paris, Le Seuil.

— 2001b, *L'Algérie aurasienne*, en collaboration avec Nancy Wood, Paris, La Martinière.

— 2005, *Le Verfügbar aux enfers : Une opérette à Ravensbrück*, Paris, La Martinière.

TODOROV, Tzvetan, 2007a, « Germaine Tillion face à l'extrême », *Gradhiva*, n° 5 : 102-113.

—2007b, *Le Siècle de Germaine Tillion*, Paris, Le Seuil.

WOOD, Nancy, 2003, *Germaine Tillion, une femme-mémoire. D'une Algérie à l'autre*, Paris, Autrement (« mémoire » n° 88).